

La fresque héroïque

Dans une saignée d'une vingtaine de kilomètres qui traverse le Massif du Haut-Bugey, à quelques encablures de la Suisse, s'étirent en chapelet des usines dont les noms se terminent toutes par « PLAST ». Nous sommes au coeur de la Plastic Vallée, dans sa ville phare coulée dans la galathite : Oyonnax. L'été, la cité industrielle envoie paître les juilletistes et les aoûtistes dans des contrées plus exotiques et entre en dormance dans la chaleur étouffante de son fond de cuvette, bordée par les pentes boisées des sommets alentours. Sur la ville désertée, une délicieuse brise vespérale s'est levée. C'est l'heure où les consignés quittent la tiédeur flasque des appartements et s'agglutinent au bas des tours en ribambelles enfantines, grappes adolescentes, et conciliabules « chibaniques ». Rose jette un châle sur ses épaules et trotte vers le banc, qui, miraculeusement vide, semble n'être là que pour elle, comme s'il avait compris que, ce 15 juillet 2014, la petite dame de quatre-vingts ans avait rendez-vous avec l'Histoire. Elle pose son séant bien en face, pour mieux les voir fondre sur elle. Les voilà ! Ils déboulent du haut de l'avenue sanglés dans leurs blousons de cuir, gantés de blanc, leurs écharpes immaculées impeccablement croisées, leurs bérets noirs réglementairement posés sur l'oreille. Ils ont l'allure assurée et ce port altier qui fait l'admiration du public qui les acclame.

S'ils n'étaient peints sur l'immense façade de l'immeuble, Rose aurait vu ces braves se détacher de la fresque murale et enquiller sur l'avenue qui porte le nom de leur exploit. Le grand-oncle de Rose en était de ces audacieux, et ce soir elle n'aurait pour rien au monde manqué le rendez-vous. Elle s'adresse à celui qui se tient derrière le porte-drapeau, Sten sur l'épaule, regard crâne par-dessus la foule, il a dix-huit ans et n'en aura jamais dix-neuf.

« Dis-moi Tonton Victor, on a jamais rien su des circonstances de ta mort ce 15 juillet 1944. J'ai bien questionné papa mais à dix ans s'entendre répondre : « Ton oncle est mort pour la patrie » ne veut pas dire grand-chose. Je me souviens du jour où deux jeunes gaillards ont ramené ta dépouille à la maison, s'ils n'avaient comme toi porté autour de leur bras ce drôle de brassard tricolore barré de la croix de Lorraine et des trois lettres rouges : FFI, je les aurai pris pour des gars des Chantiers de Jeunesse. Ils ont soulevé la bâche du camion, tu gisais là entre deux containers, tes vêtements étaient trempés et des filets de sphagnum barraient ton visage. Ma tante et maman ont préparé le lit de grand-mère, celui où tu es né. Tu reposais sur le boutis rouge, le costume noir de ton Certificat d'Etude était un peu court mais largement trop vaste tant tu avais maigri. J'ai embrassé ta joue, elle était fripée comme le bout de mes doigts quand j'ai trop trainé dans le bain. Je ne comprenais pas ton sourire

extatique, je croyais la mort sinistre. De tes deux mains ramenées sur ta poitrine, celle du dessous restait obstinément fermée, personne n'avait réussi à desserrer tes doigts. Pourquoi souriais-tu au moment où la mort t'a fauchée ? Qu'avais-tu dans la main ? Tu ne peux pas laisser les vivants avec ce terrible point d'interrogation, en ce jour anniversaire de ta disparition, je ne quitterai pas de ce banc avant que tu n'aies éclairé ma lanterne ! »

A partir de là, ne peuvent poursuivre ce récit que les candides qui, comme Rose, délaissent le rationnel pour le merveilleux.

Victor s'extirpe de la peinture murale et vient s'asseoir près de Rose.

« Vois-tu ma nièce, je n'ai jamais éprouvé tant de fierté qu'à être là, au-delà de la peur, au-delà du courage, au bon endroit, au bon moment. Nous n'étions pas attendu, ni par les habitants, ni par les traitres de Vichy, encore moins par ces barbares de nazis et nous allions frapper un grand coup dans la nuit oppressante de l'occupation, un coup d'une audace inouïe qui allait faire de nous ici et maintenant, au-delà des frontières du pays et pour les décennies à venir un exemple d'insoumission et d'espérance. Nous, les parias, les hors la loi, les terroristes comme voulait le laisser croire un gouvernement qui osait se réclamer de la France, allions sortir de nos tanières et de nos camps improvisés dans les bois. Nous, les loqueteux, les dépenaillés, paysans, réfractaires, néophytes sans aucune expérience de la vie militaires et de la guerre allions changer la donne, montrer que nous étions devenus une armée entraînée, disciplinée et organisée qui allait écrire une page de l'Histoire du pays. Laisse-moi te raconter, ma petite Rose, notre coup de maître !

Le jour venu, notre chef de camp nous réunit à l'aube dans la cour de la ferme où, avec une dizaine de compagnons, nous nous cachons pour avoir refusé d'intégrer le Service du Travail Obligatoire. D'autres étaient là avant nous, qui avaient pris le maquis pour s'opposer à l'occupant et à leurs sbires. Il fait un froid à geler les noix, une ouate épaisse avale nos silhouettes, nous pataugeons dans la neige mouillée de novembre jusqu'à un camion planqué sous des branchages :

« Direction Oyonnax, tenez les bâches fermées, on va frapper un grand coup les gars, on va leur montrer qui sont les vrais patriotes ». Nous descendons de la montagne, les roues chassent la neige humide. A l'arrière, nous sommes une vingtaine, les ornières et les lacets nous bringuebalent, nous n'avons pas froid corsetés dans nos uniformes neufs astucieusement dérobés aux Entrepôts des Chantiers de Jeunesse mais nous n'en menons pas large, tremblant à l'idée de manquer de carburant, d'avoir une panne de moteur ou pire

de tomber dans une embuscade. Pour conjurer la peur, nous brocardons Raymond, désigné porte drapeau, qui a dû emprunter à sa belle-sœur, ses gants de jeune mariée, et aussi Ludo qui disparaît derrière une magnifique gerbe fleurie en forme de Croix de Lorraine. Enfin, le camion coupe les gaz, nous sommes arrivés, nous sautons par les hayons, d'autres camions affluent dans une pétarade de moteur et une fanfare de klaxons, c'est le gros de la troupe qui se forme aussitôt en colonnes dans un alignement digne des bataillons les plus aguerris. A cet instant précis me revient le vers de Corneille appris à la Communale : « Nous partîmes cinq cents, mais par un prompt renfort nous nous vîmes trois mille en arrivant au port ». Encadré par les officiers en grande tenue, sous la garde vigilante d'hommes en armes, nous nous mettons en ordre de marche. Il est midi, quelques habitants curieux, attirés par ce regroupement inattendu, commencent à s'attrouper sur les trottoirs, des fenêtres s'ouvrent, l'étonnement se lit sur les visages, ceux qui ont compris, accrochent aux portes et aux volets des flammes tricolores, les autres médusés n'osent pas imaginer ce qui se prépare et qui dépasse leur entendement. Soudain un cri, l'officier déflore enfin le pourquoi de ce barouf : « Les Maquis de l'Ain, à mon commandement ». Le cortège fort de cent cinquante hommes s'ébranle, les tambours cognent dans les poitrines, les clairons sonnent la garde, le porte-drapeau dresse droit les couleurs, les officiels bombent le torse, leurs croix de guerre et leurs légions d'honneur scintillent au pâle soleil d'automne. Une vague enthousiaste déferle du haut de la rue et grossit crescendo à mesure que les soldats et leurs chefs arrivent en vue du Monument aux Morts. On nous acclame, on nous entoure chaleureusement, on glisse dans nos poches quelques cigarettes, un peu d'argent, les enfants se hissent sur les épaules des grands. Jeunes ou vieux briscards, les plus hardis nous embrassent. Dans la petite ville laborieuse aux confins de la France profonde, nous, l'armée des ombres défilons dans la lumière, ce 11 novembre 1943, à la barbe des nazis et des autorités scélérates. Dans cette communion sans pareille d'hommes et de femmes issus de toutes les conditions, de toutes les confessions, n'émerge qu'une seule espérance, celle de croire enfin à la liberté et à la fin de l'asservissement.

« J'y étais » diront-ils plus tard, avec cet orgueil joyeux qui mouille les yeux et fait trembler les lèvres.

Mon pas est martial mais mes yeux la cherchent, ils sont maintenant si nombreux. Je n'ai que peu de temps pour tenter d'apercevoir celle qui m'a mis le feu à mon cœur, mon unique, ma fiancée patriote, ma Juliette ! Je la vois ! Boucles brunes sous son béret rouge, sa taille fine prise dans le cintré de sa veste bleue, elle est là ! Penchée en avant sur la bordure du trottoir. Elle m'a vu ! Elle rit, portée par l'enthousiasme contagieux du peuple rassemblé et

je veux le croire par le bonheur de nos regards croisés. Une vague humaine la précipite sur la chaussée, elle saisit ma main y dépose une lettre avant que la foule qui l'a jeté dans mes bras, déferle à nouveau et me l'arrache sans compassion, je la perds dans la multitude, ne reste que l'empreinte tactile de ses doigts sur mon bras et la douleur délicate de l'étau coupant de mes ongles sur ma paume fermement repliée sur mon trésor. Arrivés au pied du Monument aux Morts, notre cohorte stoppe, le commandant, solennel dépose la gerbe barrée de l'épithète : « Les vainqueurs de demain à ceux de 14-18 ». Mais il faut repartir, vite, ne pas se laisser griser par les ovations. On embarque dans les camions, au son d'une Marseillaise baignée de larmes. Notre coup d'éclat aura duré une heure mais son retentissement est énorme et dépasse les limites du canton et l'histoire le dira, du temps.

La preuve, ma Rosette, tu l'as devant les yeux, inscrit dans la pierre, tu l'as lors des commémorations, tu l'as dans les livres d'histoire. Risquer l'inconcevable, nous l'avons fait, nous avons transformé l'espoir, souhait sans certitude, en espérance, vertu cardinale qui porte sur l'au-delà de la mort, qui surmonte le désespoir, nous permet d'affronter le présent et nous fait voir ce qui sera. Eh oui, ma Rosette, ces gars-là peints sur la pierre, c'est moi, c'est toi, c'est nous et parce qu'ils ont osé, ils sont tous entrés dans la postérité.

« Et ton amoureuse ? Elle était avec toi au camp des Granges ? Que disait sa lettre ? »

« Doucement papillon, les choses de l'amour, c'est fragile, ça prend du temps. Béni soit le jour où j'ai rencontré Juliette. C'était à l'Auberge du Lac, j'accompagnais mon chef de section à une réunion clandestine de la Résistance, nous mettions la dernière main à l'organisation de notre glorieux défilé, des compatriotes des fermes voisines nous avaient rejoint, pas plus de dix, le secret était bien gardé. Elle est apparue et le temps s'est arrêté. Au milieu de cet aéropage d'hommes crottés, mal fagotés, à la barbe en désordre et aux traits tirés, la grâce en personne ! Fine mouche, elle a rempli mon verre avec les dernières gouttes de ce vin pétillant qui devait symboliser la réussite de notre exploit :

« Marié dans l'année notre Victor, ta fille mignote les adages, aubergiste » a dit le chef.

Confus, j'ai regardé le lac, des linéaments de brume en spectres inopinés occultaient sporadiquement la nappe étale. Par moment, le ciel se déchirait et l'azur tombait sur l'onde, la forêt se reflétait alors sur ce miroir naturel dans les ors de l'automne finissant. Au sein de cet écrin, j'avais désormais ma perle : Juliette.

Les semaines passent, je récite par cœur sa lettre cousue dans ma poche : « Mon Cher Victor, depuis le premier jour, vous êtes là sans cesse derrière, devant moi, à mes côtés,

dans mon corps, ma tête, mon sang, ma vie. Je tourne en rond dans ma chambre, vous êtes au-delà de la fenêtre et quand enfin votre visage s'exprime, je m'endors contre vous, profondément, votre âme au creux de la mienne jusqu'au matin du jour où l'on meurt, et si l'on doit, ce ne serait qu'avec vous. Votre Juliette. »

Les neiges nous tiennent reclus dans les fermes. Depuis notre coup d'éclat, la répression des autorités gouvernementales est féroce, les offensives allemandes nombreuses et les représailles contre la population locale, brutales. Je tremble tous les jours pour ma famille restée au village et secrètement pour Juliette captive de sa maison du lac prise dans les glaces. Un matin d'avril, n'y tenant plus, je me porte volontaire pour récupérer les containers bourrés d'armes parachutés par les alliés sur une prairie proche de l'auberge du lac. Mais les Allemands, prévenus envahissent le pré, c'est la débandade, je fuis à travers bois, les branches me giflent le visage, je tombe dans les lésines, glisse dans les gouilles d'eau, mes pieds ne touchent plus le sol, je me retiens in extrémis aux troncs des épicéas. Aux premières lueurs de l'aube, enfin le lac émerge, dans toute la majesté de sa beauté tranquille, indifférent au tragique, caressé par les écharpes de brume qu'il génère alors que ses eaux tiédies par le soleil d'avril se marient avec le petit froid piquant de l'aurore.

Je cours vers l'auberge, trois sifflements de pipit, Juliette est près de moi. Le gris vert des voitures allemandes filtre à travers les sapins, elle prend ma main, m'entraîne vers la berge, nous montons dans la barque, en trois coups de rames, nous entrons dans les limbes. Les rives s'estompent, le brouillard complice se fait plus compact et nous invisibilise aux yeux de ceux qui crient sauvagement sur la rive à l'unisson des abois féroces des chiens. Au mitan des eaux, protégés par l'étoffe lourde et soyeuse de la brume, nous allons l'un vers l'autre. Elle passe l'anneau nuptial à ma première phalange, nos âmes se reconnaissent et nos corps se confondent à la barbe des bourreaux qui, armes au poing, attendent l'heure de la curée.

Le soleil perce et nous trahit, nous glissons dans la flaque immense et maternelle, nous la respirons, nos corps enlacés se posent doucement sur le fond et nos âmes se mêlent au voile cotonneux qui s'échappe ».

Rose remet son châle, elle frissonne dans la touffeur du soir.